

restées en arrière; de jolis montants ont été souscrits, mais qu'est-ce auprès des millions qui ont été consumés? Il reste donc aux campagnes d'apporter elles aussi, leur contingent.

De Québec courons en Europe, on voyage à grand train à présent, grâce au câble transatlantique.

Dimanche soir, il était rumeur à Montréal que Napoleon III n'était plus, et ce fut bonheur pour nous d'apprendre le lendemain que nous avions été dupes d'une dépêche mal lâtée. Toutefois pour nôtre point décédé, l'Empereur n'en est pas moins d'ingérenceusement malade.

Un traité de paix a été signé entre l'Autriche et l'Italie, par lequel cette première puissance cède la Vénétie à l'Italie.

Le royaume de Saxe a aussi signé un traité de paix par lequel il cède à la Prusse une de ses forteresses.

Il est rumeur que l'Impératrice du Mexique a été frappée d'aliénation mentale. L'insuccès de sa mission auprès des différentes cours européennes serait, dit-on, la cause de cette maladie sérieuse.

LITTÉRATURE CANADIENNE.

Souvenir d'une nuit de Nov. 1839,

ou

ÉPISEDE DE LA VIE D'UN ÉTU- DIANT EN MÉDECINE.

A la vue du titre, ne vous récriez pas très aimables lectrices du *Feuilleton*. Mon historiette n'est pas de celles qui vous font tressaillir un moment de goûter un paisible sommeil, non. Que l'étudiant en médecine raconte d'y voir quelques fredaines de son cru: rien de

plus naturel; ils ont la conscience si chargée, ces pauvres étudiants, quand la docte Faculté les about de leurs forfaits passés, en leur donnant licence pour l'avenir! Surtout gardez-vous, s'il vous plaît, de lire ceci à votre bon vieux papa; ces vieux, c'est si grognards depuis que les soucis ont dévoré leur imagination. Mon histoire, il la traiterait de conte de grand'mère, bien que tout y soit véridique. C'est une anecdote que mon papa à moi, me racontait parfois, comme une épisode de sa vie orageuse, à laquelle il aimait à reporter ses souvenirs. Je l'ai écrite tout exprès pour vous gentilles lectrices; puissiez-vous ne pas m'en vouloir de mon audace.

Il est cinq heures du matin; le temps est sombre; un brouillard humide plane sur la ville de Montréal, encore à moitié bercée dans les bras du sommeil. Tout annonce une détestable journée de Novembre. On n'entend dans la rue déserte, que le pas à la fois rapide et pesant de l'ouvrier matinal, volant au travail. Bientôt une pluie fine et pénétrante invite à rechercher la douce chaleur de lâtre pétillant.

Seul, dans les mansardes d'une maison délabrée, un jeune homme, au teint pâle, à la figure amaigrie, à l'œil rougi par l'étude et les veillées, grelotte, assis sur une misérable chaise. Un vieux capot d'étoffe du pays, troué, rapiéceté, et fatigué de l'existence, suffit à peine à lui conserver un peu de chaleur. Sur une vieille table vermoulue, s'étale devant lui une pile de livres, et quelques cahier de notes, ses doigts engourdis ne peuvent plus manier la plume; le menton appuyé sur la main gauche, l'œil fixe, il semble plongé dans une méditation profonde; il ne s'aperçoit pas que la mèche de sa bougie, fichée dans le goulot d'une bouteille, jadis hélas plus joyeuse, fume, implorant l'assistance d'une main amie. Parfois un gros soupir s'échappe de sa poitrine; parfois un tressaillement nerveux fait frémir tout son être. Ses yeux alors se tournent vers son lit ou plutôt son grabat, qui seul occupe la moitié de sa chambrette. Il voudrait s'y voir plongé dans un doux sommeil, caressant un beau songe que sa lassitude lui fait entrevoir plus agré-